

1953

- L'Archéologie algérienne en 1952 (*Rev. Afr.*, 97, 1953, pp. 252-268).
 Travaux et publications épigraphiques en Algérie. Actes du deuxième Congrès international d'Épigraphie grecque et latine, Paris, 1952, publiés en 1953, pp. 112-131.
 Djemila, Antique Cuicul, Alger, Impr. Officielle, réédition mise à jour, 64 pp.
 Monument votif de Bourbaki (Dépt d'Alger) (*Libyca*, I, avril-octobre 1953, pp. 87-94).
 Inscriptions latines de Lambèse et de Zana (Diana Veteranorum) (*Libyca*, I, avril-oct. 1952, pp. 189-205).
 L'Algérie dans l'Antiquité (Journal du 1^{er} Congrès national des Transfusions de France et des pays de langue française, n° 2, 31 mars 1953).

1954

- Autour de l'amphithéâtre de Lambèse (*Libyca*, II).
 Les fouilles antiques en Algérie de 1950 à 1953.

Revue Africaine,
 vol. 98 (1/2) 1954
 pp. 41-83

L'HOTE

L'Expédition de Cornelius Balbus au Sahara

en 19 av. J.-C.

d'après le texte de Pline

NOUVEL ESSAI D'INTERPRÉTATION

Les Romains ont-ils pénétré au Sahara, non seulement sur les confins, mais loin à l'intérieur ? C'est une question à laquelle il a déjà été répondu, mais où l'unanimité est loin d'être faite. Certains érudits l'admettent et se sont efforcés de le démontrer ; d'autres, au contraire, considèrent qu'ils n'ont guère dépassé le *limes*, sauf en quelques points avancés, tels que Garama et Rhâdamès.

L'histoire nous relate trois expéditions au Sahara Central : celle menée par Cornelius Balbus (19 av. J.-C.), celle de Septimus Flaccus (70 ap. J.-C.) et celle de Julius Matternus (88 ap. J.-C.). Les textes en sont courts, comme c'est le cas pour les deux dernières, ou difficiles à interpréter, comme celui du Triomphe de Cornelius Balbus rapporté par Pline.

C'est de l'expédition de Cornelius Balbus qu'il sera question ici, mais j'aimerais auparavant exposer dans quelles conditions j'ai été amené à aborder ce problème, maintes fois retourné avant moi, alors que ma formation — nullement celle d'un romanisant — ne m'y destinait pas.

En étudiant les gravures et les peintures rupestres du Sahara — sujet sur lequel je suis penché depuis plusieurs années — et en dépouillant plus particulièrement le matériel recueilli au cours de ma mission de 1949-50, j'ai été amené à établir la répartition des reproductions de chars de guerre et des chevaux.

La découverte de chars au Hoggar, venant s'ajouter à ceux déjà connus au Fezzan, au Tassili-n-Ajjer, à Ti-m-Missaou et dans l'Adrar des Houras, me révélait l'existence d'une ancienne route allant des Syrtes au Niger, dont le tracé pouvait être parfaitement suivi, puisqu'il répondait exactement aux terrains roulables, franchissant ou contournant les massifs montagneux aux endroits les plus propices, évitant les ergs et s'appuyant sur les points d'eau essentiels (1).

Quant à la répartition du cheval dans les images rupestres, je fis cette constatation, pour le moins suggestive, que nous nous trouvions devant trois groupes de documents différents :

1) un groupe occidental, ou mauritanien, dans lequel les guerriers accompagnant le cheval sont armés d'un javelot et d'un bouclier rond et ignorent le couteau pendant de bras et le port de plumes sur la tête.

Ce groupe de gravures n'est pas très ancien ; il a dû précéder de peu, ou chevaucher, l'apparition du chameau.

2) un groupe central, où les guerriers accompagnant les chevaux sont armés de javelots, de boucliers ronds, du couteau pendant de bras et portent des plumes sur la tête.

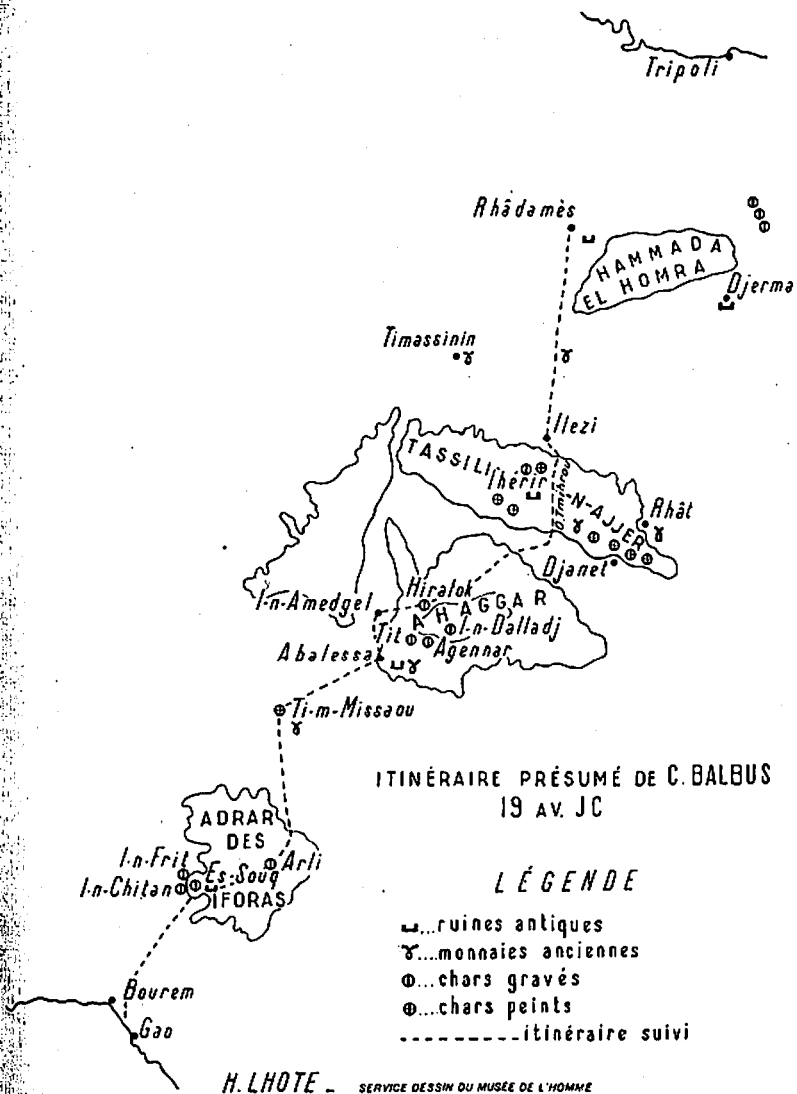
Ce groupe, comprenant des gravures et des peintures, est plus ancien, dans l'ensemble, que le précédent ; il a nettement précédé l'apparition du chameau.

3) le groupe oriental, djebel Ouénat et Tibesti, est très distinct des précédents, car on n'y trouve pas le cheval, sinon dans des figurations récentes, postérieures à l'arrivée des Arabes et facilement identifiables par la présence de la selle à troussequin (2).

Si maintenant on examine les aires de répartition de chacun de ces trois groupes, on s'aperçoit qu'ils correspondent, à peu de chose près, à celles occupées aujourd'hui par les Maures, les Touaregs et les Tebous.

(1) Voir pour cette question : La route antique du Sahara Central, dans l'*Encyclopédie mensuelle d'Outre-Mer*, 15 nov. 1951, p. 300-305.

(2) Le Cheval et le Chameau dans les gravures et les peintures rupestres du Sahara ont fait l'objet d'une étude approfondie qui vient de paraître au *Bulletin de l'IFAN*, à Dakar, XV, juillet 1953, p. 1138-1228.



Quant à la répartition des chars du Sahara Central, elle se trouve être placée sur la ligne médiane du groupe central des chevaux, dont l'orientation générale est Nord-Est-Sud-Ouest ; on peut donc entrevoir que ces populations cavalières, issues des populations à charrerie, avaient, entre temps, gagné du terrain, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest ; le groupe des cavaliers au bouclier rond, aux javelots, au couteau pendant de bras et aux plumes indiquait un vaste mouvement de migration qui, parti du Fezzan, avait gagné le Tassili, le Hoggar et l'Adrar des Iforas, incontestablement atteint le Niger et occupé la steppe soudanaise entre l'Adrar des Iforas et l'Air.

Cette aire de répartition correspond indubitablement à l'ancien domaine des Libyens Garamantes, ancêtres présumés des Touaregs.

Comme les chars peints de style galop volant sont très antérieurs à l'ère chrétienne et qu'on en retrouve jusqu'à Ti-m-Missaou, il est certain que ces migrations doivent être situées à cinq ou six siècles, au moins, avant l'ère chrétienne.

Ce n'est donc pas le chameau qui a permis aux populations blanches nord-africaines de s'imposer au Sahara, de le franchir et d'en expulser les populations noires, dans la mesure où il y en existait encore, comme l'a écrit jadis E. F. Gautier, mais bel et bien le cheval.

C'est après avoir fait ces constatations et pris conscience de cette migration Nord-Est-Sud-Ouest sur l'axe Golfe des Syrtes-Boucle du Niger, que j'ai eu l'idée, très incidemment, de voir si certaines localités, indiquées dans le Triomphe de Cornelius Balbus, ne pouvaient être retrouvées dans cette direction. A ma grande stupéfaction, j'y ai relevé deux noms, Alasi et Balsa ; c'est alors que j'ai entrepris une nouvelle lecture du texte et c'est elle qui fait l'objet du présent exposé.

L'existence, que nous révèlent les gravures et les peintures rupestres, d'un groupe humain relativement homogène au Sahara à une époque reculée, antérieurement à l'ère chrétienne, est un fait méritant l'attention, car les incidences qui en découlent sont d'une grande importance pour la compré-

hension de son histoire. Les textes anciens nous avaient laissé entrevoir des changements assez nombreux dans les populations sahariennes, depuis qu'Hérodote nous avait fixés sur leurs positions respectives au V^e siècle av. J.-C. Mais il est vrai aussi, comme l'avaient déjà fait remarquer Vivien de St-Martin et Gautier, que ce n'est qu'avec Ibn Khaldoun, que nous avons été en possession d'un catalogue assez fidèle des différentes tribus de l'Afrique du Nord et du Sahara.

Antérieurement à cet auteur arabe, Grecs et Latins nous avaient transmis quelques noms de populations, mais il faut reconnaître que la plupart d'entre eux dérivait d'appellations toutes locales, hellénisées ou latinisées ; par exemple, Garamantes pour les gens de Garama, Samaniens pour les habitants de l'oued Samen, Gircéens pour les habitants du Gir ou Giri, ou bien encore en décrivant les gens d'après leur régime alimentaire ou leurs particularités physiques : Lotophages, Acridophages, Himantopodes, etc. Ces noms n'avaient, bien entendu, aucun rapport avec ceux portés par les populations elles-mêmes, et il serait vain de vouloir les retrouver dans les tribus actuelles, ou en remontant plus loin, dans les listes d'Ibn Khaldoun.

Le mérite des œuvres pariétales est de nous aider à voir un peu plus clair dans le peuplement ancien du Sahara, non pas en détail, car ce serait trop leur demander, mais tout au moins dans les grandes lignes, et à nous révéler l'existence de grandes unités ethniques. Et, incidemment, il est peut-être possible de constater que certains faits historiques se trouvent liés directement ou indirectement à l'existence de ces ethnies. C'est le cas, me semble-t-il, pour la plupart des tentatives de pénétration, qui, dans l'antiquité grecque ou romaine, s'efforcèrent, au départ des Syrtes et du Fezzan, d'atteindre les régions légendaires du pays des Noirs. Le fait est indiscutable pour les expéditions de Septimus Flaccus et de Julius Matternus, liées aux Garamantes, moins net, mais très vraisemblable, pour celle de Cornelius Balbus.

Le récit de l'expédition de Cornelius Balbus fut étudié par de nombreux savants géographes, et il ne fut jamais déchiffré entièrement d'une façon satisfaisante. La dernière tentative, celle de Biago Pace, n'est pas, croyons-nous, très

heureuse, car cet auteur a cru pouvoir appliquer d'emblée les noms de la plupart des localités citées aux différents villages et oasis du Fezzan. On peut s'étonner, en particulier, de voir Maxala et Tabidium identifiées à Mellatia et Tin-Abunda, alors qu'il est admis depuis longtemps qu'il s'agit de Mascula-Khenchela et de Thabudeos-Thouda. La plupart des essais antérieurs ayant eu lieu avant l'occupation française et alors que nos connaissances de l'intérieur du Sahara étaient encore très fragmentaires, il était très délicat de mettre des noms sur des localités que l'on connaissait à peine. Seules quelques localités importantes, comme Rhadamès, Rhât, Garama furent identifiées. Pour les autres, les chercheurs prudents s'abstinrent ; quant aux propositions faites par ceux qui furent plus audacieux, elles ne furent nullement convaincantes, à quelques exceptions près, car beaucoup, suivant l'expression de Walckenaer, tentèrent d'expliquer l'inconnu par l'inconnu.

Nous allons voir, en nous reportant au texte de Pline (3), et en rapport avec les connaissances que nous avons aujourd'hui du Sahara, les interprétations nouvelles auxquelles nos recherches ont abouti.

« Dans l'intervalle, vers les déserts d'Afrique signalés au Sud de la Phazanie, nous dit Pline, nous avons soumis la nation des Phazaniens, les villes Alèle et Cillaba ; de même Cidamus à partir de la contrée de Sabrata ».

Parmi les localités citées, nous ne retrouvons donc que Rhadamès où furent retrouvés des vestiges romains et, en particulier, deux stèles gravées (4). On a proposé Zeila pour Cillaba et Holl pour Alèle, sans grande conviction d'ailleurs, et le problème est encore à résoudre.

(3) Texte latin donné dans la collection Nisard, traduit par Littré, Paris, 1840, et traductions données par Vivien de St-Martin et Berthelot. B. Pace a utilisé l'édition Jan (Lipsia 1879) qui semble fautive pour plusieurs noms. Alasi devient Alosit, Balsa devient Galsa et l'on mesurera la portée de telles erreurs lorsqu'on saura que ce sont précisément ces deux noms qui pouvaient donner la clé du problème.

(4) La première a été trouvée par Duveyrier (1864, p. 253), la deuxième a été exhumée en 1948 par les autorités militaires françaises du Fezzan (cf. H. G. Pfäum et G. Ch. Picard, 1951, p. 105).

« A partir de celle-ci (Cidamus), continue Pline, une montagne s'étend sur un long espace du Levant au Couchant. Les nôtres la nomment mons Ater, soit que naturellement elle semble brûlée, soit qu'elle soit incendiée par la réflexion du soleil ».

Examinons de près ce passage important. Duveyrier a identifié le *mons Ater* avec le Tassili-n-Ajjer et l'Ahaggar réunis. Son point de vue est surprenant ; on peut tout juste l'expliquer par la tendance qu'il a pu avoir à résoudre un problème de géographie ancienne en proposant l'hypothèse du pays qu'il venait d'étudier ; son choix nous apparaît aujourd'hui comme étant plus sentimental que scientifique. Le texte est pourtant des plus faciles à interpréter, puisqu'il spécifie que la montagne, qui est orientée Ouest-Est, se trouve juste au Sud de Rhadamès, ce qui correspond exactement à la Hammada el Homra, prolongée à l'Est par le Djebel es Soda ou Montagne Noire. Nous ne savons pas si « djebel es Soda » est la réplique arabe de *mons Ater*, comme on l'a dit, ou s'il traduit un nom berbère de même signification. Je ne crois pas que ce soit cette montagne qui soit à l'origine du nom latin, car elle se trouve irès à l'Est de Rhadamès et nettement détachée de la Hammada el Homra ; de plus, elle n'a pas une importance telle, qu'elle ait pu prévaloir comme repère géographique sur la Hammada, dont la masse imposante s'étend sur plusieurs centaines de kilomètres. Ce qui me confirme encore dans ce point de vue, c'est que Pline nous dit un peu plus loin, en parlant de Garama par rapport à Rhadamès « au-delà de ce mont... », qui ne peut être évidemment que la Hammada el Homra. Quoi qu'il en soit, le *mons Ater* correspond bien à la Hammada el Homra et la suite du texte nous fera voir qu'il ne fallait pas le chercher plus au Sud.

« Au-delà de ce mont, des déserts : Matelgae, ville des Garamantes, de même Debris avec une source jaillissante ; de midi à minuit les eaux sont bouillantes, et froides autant d'heures jusqu'à midi ; la très célèbre ville de Garama, capitale des Garamantes, toutes villes conquises par les armes romaines et sur lesquelles Cornelius Balbus obtint le triomphe ».

Effectivement, la région qui se trouve au Sud de la Hammada el Homra est désertique, formée de dunes ou de reg, et cela jusqu'à la falaise tassilienne. Dans l'Est se trouve Djerma, l'antique Garama, exactement au Sud de la Hammada, et c'est ce détail qui n'aurait pas dû échapper à Duveyrier, car il avait visité cette ville, alors qu'à suivre son exposé, la capitale des Garamantes se serait trouvée au Sud du Tassili.

Matelgae ou Telgae, suivant les lectures, n'a pas encore été identifiée, à part la tentative de Vivien de St-Martin qui l'a placée au Nord de la Hammada el Homra, ce qui est en opposition avec le texte, qui l'indique au Sud ; mais le texte est insuffisamment précis, car on ne peut pas savoir si c'est au Sud de Cidamus ou de Garama ? On peut supposer qu'il s'agit, soit de Serdelès, soit de Féouet, soit de Djanet, de Mourzouk (*) ou de Sebha (**).

Il existe près de Féouet, petite palmeraie entre Djanet et Rhât, une importante nécropole formée de tumuli préislamiques groupés les uns près des autres, indiquant beaucoup plus un caractère de sédentaires que de nomades. Peut-être s'agit-il de Ti-n-Kaouia, localité signalée par le R.P. de Foucauld, d'après des renseignements indigènes, où il y aurait quelques palmiers et, par intermittence, des cultures. Il existerait en ce lieu un groupement de 1.000 à 2.000 sépultures préislamiques, considéré par les Touaregs comme le plus grand rassemblement d'edebni de leur pays (Foucauld, *Dictionnaire abrégé Touareg-Français*, I, p. 133). Les ruines anciennes sont nombreuses dans cette région et au Fezzan. M. Lelubre (1948, p. 221) a signalé des ruines très importantes à El Hassi, entre Sebha et Rhâdamès qui, d'après une estimation faite d'avion, égaleraient presque, en surface, la ville de Mourzouk. Au Nord de l'Erg, entre El Oufrana et El Kissane, le même auteur mentionne des ruines en pierres et des habitations creusées dans les gours à la façon des troglodytes. Matelgae était peut-être là, mais seules des fouilles pourront nous le dire.

(5) Cette ville, d'après Duveyrier (p. 281), n'aurait été fondée que vers 1310 sur un emplacement où n'existaient antérieurement que quelques zéribas en chaume.

(6) Sebha est signalée par Ptolémée sous le nom de Sebna, ce qui fait voir qu'il n'y a eu ni changement, ni altération notable de nom depuis l'antiquité.

Les sources chaudes de Debris ont été identifiées par Berthelot à la source thermale de Tihoubar-n-Afella, dans l'oued Imihrou. J'ai été tenté de me rallier à cette hypothèse, parce que ce sont les seules sources chaudes connues dans la région. Toutefois, je ne vois pas pour le moment un quelconque rapport linguistique et il n'y a pas de ruines à cet endroit, mais de modestes traces de culture ; Vivien de St-Martin, puis l'Italien Pacc, ont proposé Ederi. Il existe, paraît-il une source d'eau chaude dans ce lieu ; Ederi se trouve au Sud de la Hammada el Homra, comme l'indique le texte et il est donc possible qu'il s'agisse de Sebris.

Plus loin, Pline continue : « Lui-même (C. Balbus) dans son triomphe, outre Cidamus et Garama, conduisit les noms et insignes d'autres nations et villes, qui marchèrent dans cet ordre : Tabidium, ville ; Niteris, nation ; Nagligemela, ville ; Bubeium, nation ou ville ; Epini, nation ; Thuben, ville ; Mont-Noir ; Nitibrum, Rapsa, villes ; Discera, nation ; Debris, ville ; fleuve Nathabur ; Tapsagum, ville ; Nanagi, nation ; Boin, ville ; Pège, ville ; fleuve Dasibari ; puis une série de villes, Baracum, Buluba, Alasi, Balsa, Galla, Mazala, Zizama, Mont Giri où naissent les gemmes. La route d'accès des Garamantes fut jusqu'ici introuvable, des brigands de cette nation couvrant de sable les puits, qui ne sont pas à creuser profondément si on en connaît les lieux. Dans la guerre récente que les Romains firent avec les gens d'Oea sous les auspices de l'Empereur Vespasien, on prit une route abrégée de quatre jours. Cet itinéraire est dit « par-dessus le sommet du rocher » ».

On a supposé que l'énumération des localités citées pouvait correspondre à l'itinéraire suivi par C. Balbus. On verra plus loin qu'il n'en est rien.

Nous savons où se trouvait le *mons Ater*. Le Mont Giri, cité au Sud, c'est le « mont des rivières », que Ptolémée appellera plus tard le Girgiri. Le Mont Giri a été identifié par plusieurs géographes, dont Berthelot, comme étant le Tassili-n-Ajjer, mais cet auteur, donnant une expansion considérable vers l'Est aux Garamantes, qu'il liait à cette montagne, a cru bon d'y adjoindre le Tibesti, dont, par ailleurs et contradictoire-

ment, il fait l'habitat des Troglodytes. Il n'est pourtant pas possible que deux massifs aussi différents et si nettement séparés aient été désignés sous le même nom. On ne s'est jamais soucié d'expliquer l'étymologie de Tassili-n-Ajjer, et, tout ce que l'on sait, c'est que Tassili ou Tasilé veut dire plateau. Quant à Ajjer, il est pour nous un nom propre, sans que nous ayons essayé d'en déterminer la racine (7).

Il n'est pourtant pas difficile de déceler en lui la racine berbère *gir* = rivière, fleuve, et les noms de Ajjer, Adjer, Azdjer, Azgueur, qui sont des orthographes différentes que nous trouvons dans la littérature ou les cartes françaises, ne sont, en réalité, que des formes locales ou altérées de *n-gir* ; Tassili-n-Ajjer veut donc dire « plateau des rivières ». *Giri mons* n'est que la forme latinisée, avec cette différence que les Romains ont remplacé le mot plateau par celui de montagne. Et le Tassili-n-Ajjer est véritablement le plateau des rivières avec ses multiples oueds qui, d'Aïn el Hadjadj à Tarat, viennent se déverser au-delà du versant Nord et former la vallée des Ighargharen. Le *Giri mons* est, par conséquent, bien délimité et il n'y a donc plus de raison de l'étendre plus vers l'Est, c'est-à-dire vers le Tibesti, comme l'indiquait Berthelot, ou d'y agglomérer l'Ahaggar, comme le voulait Duveyrier.

Au Mont Giri sont liées dans le texte les gemmes qui « naissent » dans ce pays. A quoi répondait le mot « gemma » ? Le texte latin dit « gemmas » que Littré a traduit par « pierres précieuses ». Cela ne nous renseigne en rien sur la nature ou la couleur de ces pierres. Le pays des Garamantes a été renommé dans l'Antiquité pour receler des pierres rares et l'on a même parlé d'émeraudes. Th. Monod (1948, p. 125-156) a examiné tous les textes anciens concernant les pierres du pays des Garamantes. Il est question de « lychnites ou carthaginoises » (Strabon, XVII, 3, 11), d'« escarboucles » (Théophraste, XXXI). Comme le fait remarquer Th. Monod « rien

(7) Parmi les définitions que nous avons trouvées, l'une est due à Gautier : « La région s'appelle le Tassili des Ajjers, parce qu'elle est le domaine de parcours et lieu de pâturage des Touaregs Ajjers » (p. 149.) Une autre, dans Almasy, est déjà meilleure : « Cette région est appelée le Tassili des Ajjers, ce qui signifie en langue touarègue : pays coupé de vallées » (p. 93).

dans ces références ne paraît se rapporter à de l'émeraude, véritable ou non, et quand une couleur est indiquée (escarboucle), il s'agit plutôt d'une pierre rouge (grenat ?) » (ouv. cit. p. 152). N'est-ce pas possible de rapprocher les cornalines des tumuli de la région de Gao des escarboucles de Pline et de Théophraste ? Nous ne savons toutefois pas l'origine des perles de Gao, et, dans tous les cas, il n'y a aucune chance qu'elles viennent du Tassili lui-même, dont la composition minéralogique est essentiellement gréseuse, sauf dans le petit îlot volcanique de l'Adrar et les vestiges du Cristallin de Djanet. Mais en lisant sous la plume de Pline que le Mont Giri était le pays où naissent les gemmes, il serait certainement exagéré de prendre la phrase à la lettre et de vouloir localiser exactement le gisement. Peut-être faut-il mieux interpréter le texte dans le sens que les pierres précieuses venaient du pays des Garamantes, lequel n'était pas limité au Tassili-n-Ajjer, ou encore, ce qui semble correspondre aux faits, par l'intermédiaire des Garamantes, qui les apportaient sur les marchés du Nord. Th. Monod a retrouvé au Nord du Tibesti, à Egueï Zoumma, un gisement d'amazonite (pierre verte qui a peut-être porté à la confusion avec l'émeraude) où des perles furent confectionnées certainement de haute antiquité, et il admet que cette exploitation ait pu être autrefois l'objet d'un trafic caravanier avec le pays des Garamantes (1948, p. 154). Il est en effet fort possible que sur les marchés de Carthage ou d'Oea, ces perles du Tibesti aient été désignées sous le nom de garamantiques, et on peut admettre qu'il en fut de même pour les cornalines ou autres pierres rouges.

J'ai fait connaître un atelier de perles en quartz près du puits de Gangaber (8), dont les produits ont eu une aire d'emploi très vaste, puisqu'on a retrouvé des pièces identiques, non seulement en Mauritanie (9), mais aussi en Haute-Egypte,

(8) Découverte d'un atelier de perles néolithiques dans la région de Gao (Soudan français). *Bull. Soc. Préh. Franç.*, n° 1, 2, 3, janv.-mars 1943.

(9) R. Mauny (Les pierres perforées d'Afrique Occidentale, *La Revue Coloniale belge*, 1^{er} août 1949, p. 492) a trouvé lui-même un atelier identique au mien à Ksar Namous, dans l'Aouker, à 110 km N.-O. de Oualata.

dans la nécropole énéolithique d'Hermant⁽¹⁰⁾. Il s'agit de pièces très anciennes, certainement antérieures à l'époque de Pline, mais cela nous fait voir que les techniques des perles étaient connues dans les régions qui nous intéressent. On sait d'ailleurs, par El Bekri (1859, p. 397), que la technique s'en est maintenue très tardivement, puisqu'il signale des ateliers de fabrication de perles en roche rouge sur la route de Tademekka à Rhâdamès, approximativement, d'après le nombre de jours qu'il indique au départ de Tademekka — 14 —, à un point que je situe aux environs de Silet, au Ahaggar. On n'a jamais rien signalé de ce genre dans la région de Silet, mais on ne peut pas conclure par la négative sur l'existence de ce gisement, car on n'a jamais cherché. Un magnifique ensemble de perles en cornaline, identiques à celles que les indigènes vendaient sur le marché de Gao, a été trouvé à Abalessa, c'est-à-dire tout près de Silet, dans le mobilier provenant de la chambre funéraire de Ti-n-Hinan (cf. Gautier et Reygasse, pl. XI). Reygasse considérait toutes les perles d'Abalessa comme provenant du commerce carthaginois, mais je ne pense pas qu'il faille retenir cette hypothèse, d'autant moins que des perles de ce genre, c'est-à-dire de forme ovoïde ou en barillet, étaient déjà connues dans le prédynastique égyptien et qu'il en fut trouvé tout particulièrement dans une tombe d'Abydos de la 1^{re} dynastie⁽¹¹⁾. La grosse perle de la collection Reygasse, qui se trouve dans la rangée du haut, au centre, est identique à celles de l'atelier néolithique de Gangaber.

Je crois donc qu'il ne faut pas prendre à la lettre que les pierres précieuses « naissent » dans le Mont Giri, c'est-à-dire dans le Tassili-n-Ajjer, mais qu'il s'agissait d'une expression identifiant ces pierres comme venant du pays des Garamantes, du Mont Giri et son arrière-pays méridional. Tout semble indiquer au contraire, que les perles venaient de beaucoup plus loin, Ahaggar (?), Tibesti (?), région de Gao (?), d'autres

(10) Myers. *Expédition Mond*. Il se peut que d'après les découvertes de Myers, à Harmant, des ateliers identiques aient existé en Haute-Egypte. D'autres découvertes nous le confirment d'ailleurs.

(11) E. Massoulard. *Préhistoire et Protohistoire d'Égypte*, Paris Inst. d'Ethnologie, 1949, p. 312, pl. XLIX, XC, CIV, CV, CX.

lieux encore, mais que nous ne connaissons pas, par l'intermédiaire des « brigands Garamantes ».

Quant au Mont Noir mentionné au triomphe, on a pu supposer qu'il faisait double emploi avec le *mons Ater*, mais le texte latin indiquant d'une part, *ater*, d'autre part, *niger*, il ressort qu'il s'agit de deux montagnes différentes, et, dès cet instant, le *mons nomine Niger* doit logiquement désigner une autre montagne de la région. Mais laquelle ? Le texte ici est tellement laconique, qu'il est impossible de relever la moindre indication géographique. Malgré cela, nous avons des raisons de penser qu'il doit s'agir de l'Ahaggar, quoiqu'on puisse douter que les Romains aient connu ce massif, mais c'est pourtant ce que laisse entrevoir la suite des déterminations.

En effet, j'ai déjà dit que, parmi les villes citées au triomphe, deux d'entre elles doivent retenir tout particulièrement notre attention. ce sont : Alasi et Balsa.

Alasi est phonétiquement bien proche d'Ilezi⁽¹²⁾, localité située sur les berges des Ighargharen à la limite Nord du Tassili, là où se trouve le poste français de Fort-Polignac. Jusqu'ici, aucune ruine n'a été découverte en ce lieu, mais il existe quelques jardins et aux environs de nombreux tessons de poterie, des fragments de broyeurs et pilons en pierre, qui militent en faveur d'une occupation ancienne. Il ne faut pas oublier que tous les centres de culture du Sahara Central ne comprennent, à quelques exceptions près, que des zéribas, et l'on peut supposer qu'il devait en être de même il y a deux mille ans. Cet état de choses est commandé par la nature même des modes de culture, qui, par un épuisement rapide des terres cultivées, impose à celles-ci un repos prolongé et le déplacement du cultivateur.

Quant à Balsa, la consonance avec Abalessa⁽¹³⁾, centre de culture situé au S. O. de l'Ahaggar, est aussi probante que

(12) Ilezi ou Elezi est un vieux nom berbère venant de Azalez = lieu enfoncé, endroit enfoncé entre des terrains voisins plus élevés, cf. de Foucauld, *Dict. abrégé Touareg-Français des noms propres*, p. 157.

(13) Abalessa vient de Abeles, pl. thelessâten = lieu cultivé, mot ancien peu usité (cf. de Foucauld, *ouvr. cit.*, p. 8).

romaine (cf. Caputo, 1934, p. 55-59 et 1937, p. 307-310). On pourra comparer le mur défensif du Zinchera et ceux d'Abalessa. Relevons encore la présence d'une poutre en chêne qui, comme l'a fait remarquer Gautier, est une essence étrangère au Ahaggar. « Il s'agit peut-être d'une poutre transportée » écrit-il ; s'il n'a pas voulu être sur ce point plus affirmatif, il n'en conclut pas moins que la présence du bois d'éthel, la bonne conservation des bracelets en cuivre l'amènent à « supposer que la région d'Abalessa, il y a 1.500 ans, avait un climat très analogue à l'actuel ». Cette hypothèse se trouve singulièrement renforcée par l'histoire des *lîmas* de Pline et l'introduction de la poutre de chêne ne reste plus pour nous une supposition, mais devient une certitude. Or, qui a pu l'introduire ? Ce ne sont pas les « brigands Garamantes » qui semblent avoir eu des mœurs semblables à celles de nos actuels Touaregs ; une pareille introduction ne peut venir que d'hommes socialement et matériellement plus évolués. On n'a jamais vu un nomade saharien rapporter une poutre du Tell. L'influence étrangère est donc bien nette sur de nombreux points.

Le fait que le matériel le plus ancien trouvé dans l'édifice ne remonte pas au-delà de la moitié du III^e siècle n'implique pas que celui-ci ne soit pas d'un âge antérieur à cette période et la légende même que Reygasse a recueillie de la bouche de l'Iklan Taoussit Akhia ag Bouguerî (1940, p. 7) précise qu'il fut construit par un Roumi, autrement dit un Romain. Par contre, Akhia, qui nomme ce Roumi Jolouta (Goliath), héros légendaire des populations sahariennes qui en font un géant, confond avec Akkar, autre personnage du folklore touareg, chef des Issabaten, dont le tombeau connu sous le nom de Azeka-n-Akkar se trouve, non pas à Ighargharen Nakar, petit affluent de l'oued Tit, comme il a été indiqué à Reygasse, mais à la tête de l'oued Taroumout, à proximité du plateau de l'Asekrem (27).

(27) Le tombeau d'Akkar est un énorme tumulus d'une dimension double ou triple des tumuli ordinaires, mais qui n'a pu avoir une autre destination (voir légende d'Akkar, H. L. 1944, p. 117). On trouvera une photographie du tombeau (cliché P. Ichac) dans H. L. 1933, pl. I. Il est curieux de noter que c'est dans la région d'Abalessa que l'histoire d'Akkar se passait. Une grande confusion semble s'être faite dans les différentes légendes touarègues.

C'est un fait assez étonnant, pour ne pas dire anormal, que l'édifice fortifié d'Abalessa soit devenu ultérieurement un tombeau royal. Est-ce Ti-n-Hinane et ses gens qui l'auraient repris à un étranger éventuel, et serait-ce là la raison pour laquelle elle aurait été ensevelie en ce lieu par la suite ? Supposition toute gratuite évidemment, mais qui peut être envisagée. La désaffectation de l'ouvrage fortifié et sa transformation en nécropole est l'indice qu'il ne présentait aucun intérêt pour les gens du pays et — une preuve de plus —, qu'il était d'origine étrangère. Nous nous trouvons donc devant tout un faisceau de faits qui se conjuguent pour rendre plus vraisemblable l'hypothèse d'une origine romaine du fortin d'Abalessa. Peut-on supposer que ce fortin fut l'œuvre des gens de C. Balbus ? Ce serait, dans l'état actuel des choses, forcer les faits. Toutefois, la présence des noms d'Abalessa et d'Ilezy dans le triomphe du général romain doit nous inciter à ne pas perdre de vue cette construction, qui a dû certainement avoir une origine directe ou indirecte avec son passage.

Le plus extraordinaire, aux yeux de certains, c'est que nous n'ayons pas retrouvé jusqu'ici d'inscriptions romaines au Sahara Central ou sur les abords des routes suivies par C. Balbus et ses successeurs. L'absence d'inscriptions semble anormale pour un peuple qui aimait tant écrire et laisser dans la pierre le souvenir de ses exploits. Rien ne dit tout d'abord qu'on n'en trouvera pas un jour, ce qui constituerait évidemment le document décisif, irréfutable ; il y a quand même lieu d'approfondir un peu les choses, qui ne sont pas toujours aussi simples qu'elles peuvent le paraître et voici pourquoi : on sait que les Romains ont séjourné trois siècles à Rhadamès et il est patent que seulement deux inscriptions ont été retrouvées jusqu'ici. A Garamia où, d'après les fouilles italiennes, les vestiges romains sont nombreux, il n'en a été relevé qu'une.

Cela ne doit pas nous étonner. Outre qu'on peut supposer que les inscriptions qui ont pu exister ont dû être détruites avec acharnement par les indigènes une fois qu'ils furent débarrassés de la présence des Romains, on doit constater que des inscriptions n'ont été retrouvées en grand nombre que là où la vie romaine a été normale, c'est-à-dire là où

il y avait des colonies comportant des centres commerciaux, des temples et des établissements militaires permanents. Des inscriptions, telles que celles que nous avons retrouvées en Afrique du Nord, impliquaient nécessairement l'existence d'ouvriers graveurs, qui devaient disposer d'un outillage spécial, — et nous savons qu'il existait effectivement des spécialistes de cette profession — car il y a loin, au point de vue de la technique, entre les pierres gravées de Rhâdamès et les gravures martelées sur rocher de nos artistes sahariens. Bien entendu, on peut douter de la présence d'ouvriers qualifiés dans les rangs des légionnaires de C. Balbus. Qui nous dit aussi que les cohortes qui s'engagèrent vers le Sahara Central et plus au Sud n'étaient pas en grande partie constituées par des auxiliaires indigènes et que l'élément romain n'était réduit qu'aux cadres, comme nous procédons nous-mêmes aujourd'hui dans les mêmes régions ? Nous savons aussi que la III^e Legio Augusta était composée de nombreux éléments étrangers. Les cadres romains, on peut l'imaginer, devaient avoir autre chose à faire que se livrer à un travail de graveur. Je sais que des inscriptions tracées par des soldats romains ont été retrouvées en Haute-Egypte, mais il n'y a pas de règle sans exception. Nous avons un exemple très suggestif avec l'occupation française actuelle au Sahara. Comme les Romains, nous aimons graver et laisser un peu partout des traces de notre passage et il n'est même pas exagéré de dire que nous tenons d'eux cette habitude. Là où se trouvent des garnisons importantes, comportant dans leurs effectifs des éléments professionnels variés, nous trouvons des gravures, des motifs décoratifs divers, blasons ou insignes des différentes armes, etc. ; le cas le plus typique est celui d'Ouargla. Mais au Sud, où ces éléments professionnels manquent, combien trouve-t-on d'inscriptions ? Que trouvera-t-on par exemple à Tamarrasset dans deux mille ans ? L'inscription du monument Laperrine-Foucauld, les quelques plaques gravées du cimetière, les quelques plaques émaillées dont un officier a affligé les rues et ce sera tout. Notons que ce sont tous des objets d'importation, non faits sur place. A Djanet, dans les bordjs de Ti-n-Zaouaten et d'I-n-Guezzam, on ne trouvera rien. Et pourtant le nombre des Européens ayant

habité ces postes et fréquenté les pistes qui y mènent est quand même important. Les inscriptions sur rochers, à Ti-in-Missaou, à I-n-Ezzan seront un peu plus nombreuses, réduites à deux initiales ou parfois à un nom et à une date⁽²⁸⁾. Mais tout cela est un pauvre matériel, qui met bien en lumière que l'absence d'inscriptions au Sahara ne peut être considérée comme un élément négatif de la pénétration romaine. La preuve en est que, faisant abstraction de l'expédition de C. Balbus, on sait que avec Septimus Flaccus et Julius Matternus, ils ont pénétré très loin vers le Sud, sans qu'on ait pour cela relevé la moindre trace.

Parmi les autres noms figurés au triomphe et qui restent à identifier, je ne vois de solution que pour Baracum, manifestement Brak, au Fezzan, et déjà identifié par Vivien de St-Martin. Pour Boin, ce même auteur avait proposé Bondjem ; cette détermination n'a pas, jusqu'ici, été retenue sérieusement. Quant à Thapsagum, Nitibrum, Pège, Buluba et Bubeium, mes recherches sont restées infructueuses jusqu'à maintenant. Une étude systématique de toutes les ruines du Fezzan nous donnera peut-être la clef plus tard. Pour Zizama, je n'ai pas trouvé non plus ; cela est d'autant plus fâcheux, qu'il semble bien que ce nom soit le même que Lynxama, ville du Mont Girgiri mentionnée par Ptolémée. Enfin, pour Nitéris, Epini, Nannagi⁽²⁹⁾, nations, je ne vois aucune tribu touarègue à qui on pourrait les appliquer ; il pouvait tout aussi bien s'agir de populations situées au Sud de l'Aurès, au Fezzan, voire de quelques peuplades soudanaises.

Si les faits que je viens d'exposer sont acceptés et confirmés un jour, il est évident que les conséquences qu'il y aura lieu d'en tirer seront importantes à plus d'un point de vue.

H. LHOÏE.

(28) Nous pourrions donner la liste de toutes ces inscriptions européennes ; elles atteignent à peine la dizaine en comptant celle de Barth. C'est déjà trop, surtout lorsqu'elles risquent de détruire des gravures ou peintures rupestres importantes. Celles sur grès ont pu être entaillées facilement, mais celles sur granit ont nécessité un marteau d'alpinisme ou un burin.

(29) Peut-être s'agit-il d'une altération de n-Ajjer, pour désigner les Garamantes du Tassili ?

BIBLIOGRAPHIE

- ALMASY (d'), *Récents explorations dans le désert libyque* (1932-1936), Le Caire, Schindler, 1936.
- BARADEZ (J.), *Fossatum Africae*, Paris, Arts et Métiers graphiques, 1949.
- BERTHELOT (A.), *L'Afrique saharienne et soudanaise. Ce qu'en ont connu les Anciens*. Paris, Les Arts et le Livre, 1927.
- CAGNAT (R.), *L'armée romaine d'Afrique*. Paris, Imprimerie Nationale, 1892.
- CAPUTO (G.), in *Fezzan e oasi di Gat*. Roma, Soc. Ital. Arti grafiche, 1934, *Archeologia*, p. 303-330.
- CARCOPINO (J.), *Le Limes de Numidie et sa garde syrienne*, Syria, VI, 1925, pp. 30-57 et 118-149.
- CAUVET (Cdt), *Le pays des Atarantes*, Extrait du Bull. de la Soc. de Géogr. d'Alger et de l'Afr. du Nord, 1935.
- DUVEYRIER (H.), *Les Touareg du Nord*. Paris, Challamel, 1864.
- EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, 2^e éd., Alger, Jourdan, 1913.
- GAUTIER (E. F.) et REYGASSE (M.), *Le monument de Tin-Hinan*, Ann. Acad. des Sc. Col., 1934.
- GAUTIER (E. F.), *Rapport de la mission Gautier-Reygasse de 1934*, in C. R. Séances de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, 1934, pp. 149-159.
- GSELL (St.), *Hérodote*, Alger, Carbonel, 1916.
- GSELL (St.), *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, 1937, t. I.
- HEEREN, *Le commerce et les peuples de l'Antiquité*, Paris, 1836, vol. IV.
- LELUBRE (M.), *Une reconnaissance aérienne sur l'Edeyen de Mourzouk*, Trav. Inst. Rech. Sahariennes, t. V, 1948, pp. 219-221.
- LHOTE (H.), *Quelques observations archéologiques au Sahara*, Comm. et proc.-verb. de l'Ac. des Sc. Col., t. XX, 1933, t.â.p. 16 p.
- LHOTE (H.), *Les Touaregs du Hoggar*, Paris, Payot, 1944.
- LHOTE (H.), *Investigaciones Arqueologicas en el Sahara central y centro meridional*, Ac. de Hist. prim., Madrid 1949.
- LHOTE (H.), *Sur l'emplacement de la ville de Tademekka, antique capitale des Berbères soudanais*, Notes africaines, n° 51, juill. 1951, pp. 65-69.

- MICACCHI (R.), *Voies de pénétration des Romains*, in *Le Sahara italien*, Rome 1934, pp. 43-45.
- MONOD (Th.), *Mission scientifique du Fezzan. Géologie et Pré-histoire. Reconnaissance au Dohone*, Paris, Lechevalier, 1948, pp. 125-156.
- PAGE (B.), *Scavi Sahariani. Monumenti Antichi*. Roma. Academia dei Lincei, Vol. XLI, 1951, pp. 151-199.
- PERRRET (R.), *Recherches archéologiques et ethnographiques au Tassili-des-Ajjer*, Journ. Soc. Afric., t. VI, fasc. I, 1936, pp. 41-64.
- PICARD (G. Ch.), *Castellum Dimmidi*, Alger, Carbonel, 1947.
- REYGASSE (M.), *Fouilles de monuments funéraires du type « Chouchet » à Abalessa (Hoggar)*, Bull. Soc. Géogr. et Archéolog. de la province d'Oran, t. 61, fasc. 214, juin 1940, 19 p.
- REYGASSE (M.), *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord*. Paris, Arts et métiers graphiques, 1950.